

CATHERINE GRAVET

**La charge idéologique des mots et des expressions.
De la perception d'un écrivain, Alexis Curvers, à l'expérience
des apprentis traducteurs-interprètes**

L'École d'Interprètes internationaux de Mons est devenue une faculté de traduction et d'interprétation au sein de l'Université de Mons, qui elle aussi a changé de nom puisqu'elle s'appelait l'Université Mons Hainaut. Mais le travail des enseignants et la réputation des diplômés sont toujours les mêmes. Le 2 mars 2010, à l'occasion d'une cérémonie prestigieuse où l'on fêtait la signature d'une convention de notre faculté avec l'ONU, en présence de son représentant Muhammad Shaaban Shaaban, ancien ambassadeur d'Égypte en Belgique, notre recteur, Calogero Conti, ancien doyen de la faculté polytechnique, dans son discours, se demandait comment les enseignants arrivaient à transformer les adolescents qui sortent de l'enseignement secondaire en spécialistes de la communication et de la langue, en interprètes de conférence et en traducteurs... Pour parvenir à former ces professionnels que les organisations internationales recrutent volontiers, il faut cependant s'adapter à l'évolution de la société. Un enseignant est aussi un chercheur. En même temps qu'une réponse partielle à la question rhétorique du recteur, on peut aussi expliquer concrètement aux étudiants (comme à Cédric Lenglet, 2007 : 7) ce que la thèse du professeur apporte à son enseignement sur le terrain. La mienne portait essentiellement sur un écrivain, dont j'ai dépouillé les archives, Alexis Curvers, romancier (1906-1992).

On peut résumer schématiquement sa carrière en trois temps. Avant guerre, Curvers est militant antifasciste, et publie ses articles dans la revue *Combat*. En 1957, paraît son chef-d'œuvre, *Tempo di Roma*. Puis en 1964, un essai polémique, *Le Pape outragé*. Son parcours idéologique est l'objet d'une polémique qui se résume à cette question : Curvers est-il communiste ou catholique intégriste ? Sa réputation, surtout en Belgique, se fonde sur une grande maîtrise de la langue française. Au point qu'en 1957, un critique,

André Wurmser, se moque de son style : Curvers, écrivait-il en substance, a fait plus que quiconque pour la réhabilitation du subjonctif imparfait... Le romancier est en tout cas présenté dans l'histoire de la littérature belge comme l'un des derniers écrivains « classiques » en langue française (en compagnie de Francis Walder et de Charles Bertin) et il est vrai que Racine, Boileau et La Fontaine sont ses modèles.

Ainsi Jean Kokelberg, dans son manuel intitulé *Les Techniques du style*, présente-t-il Curvers comme un modèle à imiter. C'est un exercice sur la variété des tours où la consigne est de récrire la phrase de plusieurs manières différentes : « *Bien qu'il entrecoupât ses phrases de force rasades, il parlait sérieusement.* » (Alexis Curvers) (Kokelberg, 2000 : 172)

De la même façon, Alain, dans *Propos sur l'éducation*, assénait cette opinion : « *Comment apprend-on une langue ? Par les grands auteurs, non autrement. Par les phrases les plus serrées, les plus riches, les plus profondes, et non par les niaiseries d'un manuel de conversation.* » (Alain, 1932 : 24)

Dans les archives de Curvers – feuilles éparses, manuscrits et tapuscrits, brouillons, conférences, etc. –, une sélection d'extraits de textes non publiés, non datés, écrits probablement dans les années 1970 (Curvers a la soixantaine), montreront à l'envi quelles leçons on peut tirer pour l'enseignement de la langue française – ses textes cités ci-dessous sans référence sont inédits, extraits de ses archives. On en trouve un écho troublant chez des auteurs plus contemporains.

Je suis ainsi fait que si, dans un texte quelconque, je tombe sur l'abominable barbarisme trop que pour, ou pas assez que pour, j'arrête instantanément ma lecture : je sais que l'auteur est belge et barbare et qu'il n'en guérira jamais. De même si, dans un texte quelconque, je tombe sur après que suivi du subjonctif, j'arrête instantanément ma lecture : je sais que je n'ai rien à apprendre d'un auteur, qu'il soit belge ou français, assez incurablement bête pour (et non pas que pour) faire litière de la très importante et délicate nuance par quoi le subjonctif se distingue d'avec l'indicatif. Un tel homme a nécessairement l'esprit faux. Et si dans un texte quelconque je tombe sur l'insupportable pour autant, j'arrête instantanément ma lecture, certain que l'auteur n'est qu'un pédant qui suit la mode. Vous avouerez-vous qu'il y a beaucoup d'autres façons de mal parler auxquelles je suis totalement allergique ? Je n'y peux rien, je suis ainsi fait qu'il me faut juger les gens sur la mine, c'est-à-dire donc sur le langage. Et sur quoi de mieux voulez-vous qu'on les juge ?

Curvers y va très fort, il porte un jugement assez radical sur la personne peut-être incapable de respecter la règle grammaticale ou simplement ignorante

de cette règle, érigée en principe moral. On reconnaît là probablement une pause un peu théâtrale et excessive de l'auteur. Et l'enseignant ne peut certes pas entrer dans cette logique qui mène à une évaluation d'ordre moral. Pourtant à force de corriger des copies bâclées et de répéter des consignes que les étudiants ne respectent pas, il devient parfois difficile de se cantonner dans une évaluation strictement formative. Il est en tout cas important de signaler à l'apprenti « écrivain » que la notion de dialogisme est plus large qu'il ne pourrait le penser et qu'il doit tenir compte de bien des facteurs s'il veut écrire un texte efficace. La question de l'orthographe par exemple devient de plus en plus épineuse. Les étudiants qui arrivent en première n'ont pour la plupart que des notions très approximatives des règles d'accord en général. Le participe passé employé avec avoir par exemple est indifféremment accordé, dans la même copie, avec le sujet, le complément d'objet direct ou simplement avec le mot le plus proche, à droite ou à gauche, selon l'envie. À ce propos, les diatribes de Curvers contre la réforme orthographique ont fait l'objet d'une publication enflammée : *Sur la réforme de l'orthographe et la pédagogie nouvelle. Réflexions d'un observateur*, il y exprime clairement sa position, dès 1954 : la réforme orthographique est un signe de décadence. Curvers va plus loin et se livre à une véritable analyse logico-morale, au départ d'articles de journaux qu'il épluche.

Quelle n'a pas été ma surprise, de trouver sous la plume de Simone de Beauvoir, que je croyais savoir tout au moins le français, le commencement de phrase que voici (dans *Le Monde* du 22 février 1974) : « Après qu'elle ait dû fuir et qu'elle ait réussi avec ses deux filles à gagner la Bulgarie... » J'ai observé depuis bien longtemps que l'emploi du subjonctif avec après que est l'un des signes les plus certains du dérèglement des esprits subversifs. Pourquoi ? Parce qu'une action n'a lieu après une autre que si cette autre a bien eu lieu, et que la réalité s'énonce à l'indicatif. On dit : « Sortons après qu'il aura plu », puisque la pluie sera chose faite au moment où nous sortirons. Mais au contraire : « Sortons avant qu'il ne pleuve », puisqu'à ce moment la pluie n'existe encore qu'à l'état d'idée, et que l'irréalité s'énonce au subjonctif. L'indistinction de l'indicatif et du subjonctif est commune aux esprits qui confondent le réel avec l'irréel, c'est-à-dire aux esprits subversifs. Cette épouvantable faute, je ne dis pas contre le langage, mais contre la raison, entre nécessairement dans l'usage des époques dont elle précipite la décadence, autant qu'elle l'annonce. Mais je ne me doutais pas qu'elle eût déjà contaminé à ce point le langage et la raison d'une personne qui, même s'étant vouée au service de la subversion, ne peut avoir totalement oublié l'école qu'elle a fréquentée avant les beaux jours de la barbarie.

On peut s'accorder pour dire que les propos du romancier concernant la subversion (définition du *TLF*, en ligne – Curvers aurait préféré le Littré : « *Action de bouleverser, de détruire les institutions, les principes, de renverser l'ordre établi* ») et le terrible complot dont la civilisation occidentale est la victime tiennent du délire paranoïaque mais on ne peut s'empêcher d'être troublé de constater, avec inquiétude, cette fameuse « confusion du réel et de l'irréel » chez les étudiants. On pourrait peut-être l'attribuer à d'autres influences que Curvers n'a pas connues comme l'irruption de l'image et d'Internet dans la société, la présence massive du virtuel dans la vie des adolescents. Les psycho-pédagogues se plaignent souvent : certains jeunes, et on le comprend aisément quand on lit les statistiques (ils passeraient de 7 à 36 h par semaine devant l'ordinateur), ne distinguent plus le réel de l'imaginaire. Remarquez cependant que l'explication que Curvers donne est limpide, après que je l'ai entendue, je ne peux plus me tromper, je ne peux plus utiliser le subjonctif puisque le fait passé est certain. Et voici une autre confusion bien de notre temps :

Trois semaines après la mort d'Ingrid Bergman [1982], un jury de Los Angeles lui décerne un prix à titre posthume. Commentaire de mon journal : « Il ne s'agissait pas d'un vote de sympathie de la part du jury dans la mesure où le scrutin a eu lieu quelques jours avant la mort de l'actrice. » Si vous tenez à comprendre, il suffit de rétablir *puisque* en lieu et place de *dans la mesure où* – qui est ici d'une ineptie particulièrement éclatante. La conjonction *parce que* étant en voie de disparition, force a été d'en substituer une autre. On a trouvé *dans la mesure où*, sans prendre garde que les deux locutions n'ont pas du tout le même sens. Le rapport de causalité s'efface devant un rapport de mensuration, c'est-à-dire, une fois de plus, l'abstraction devant une idée purement quantitative. On dira par exemple : « Je préfère la campagne dans la mesure où l'air y est meilleur », comme si l'amour de la vie champêtre avait à se justifier par une savante analyse chimique de l'atmosphère des villes comparée à celle des campagnes ; et comme si l'on réglait la décision finale sur les résultats proportionnels de cette comparaison.

Une expression envahit littéralement nos oreilles par le biais des messages de la sécurité routière qu'on entend tous les matins sur la route qui conduit à Mons : « suite à de l'huile répandue sur la route, le trafic est arrêté sur telle autoroute. » Si on tolère « comme suite à » dans les documents administratifs, l'expression correcte est « à la suite de » et exprime une succession chronologique. Pourtant, c'est une causalité qu'il faudrait exprimer ici : c'est

à cause de cette huile que le trafic est arrêté ! Les étudiants répugneraient-ils à voir, à exprimer, à chercher un lien de cause à effet ?

L'auteur de *Tempo di Roma* est un classique. Comme les classiques, ou comme les encyclopédistes les plus renommés, il regrette amèrement que l'héritage du latin ne soit pas plus prégnant dans la langue française pratiquée de son temps. Cette nostalgie du latin, on la retrouve chez l'abbé Le Batteux (1713-1780) par exemple qui donne aussi, dans son cours de Belles-Lettres publié en 1774, des conseils avisés aux traducteurs, qu'il faut aujourd'hui transposer : rares sont les étudiants qui ont fait un peu de latin, plus aucun n'en a fait assez pour suivre la stylistique comparée qu'en donne un Le Batteux. Dans ce brouillon inachevé probablement destiné à une conférence, Curvers récapitule quelques erreurs barbares. Barbare, barbarie, barbarisme : les termes reviennent très souvent sous sa plume. Quelle surprise de les retrouver dans un ouvrage récent, avec une interprétation tout à fait comparable. Cécile Ladjali, jeune agrégée de lettres née en 1971, mais aussi romancière dont la critique fait la louange – la précision de son style, son écriture d'une extrême minutie, sa façon de ciseler une phrase, etc. – estime que « *Le barbarisme préfigure la barbarie. Une syntaxe que l'on malmène, un mot que l'on écorche est une violence que l'on impose à soi et autres.* » Elle va jusqu'à citer Alain : « *Tous les moyens de l'esprit sont enfermés dans le langage ; et qui n'a point réfléchi sur le langage n'a point réfléchi du tout.* » (Ladjali, 2007 : 12) Thème cher à Curvers qui l'exprime notamment ainsi :

Il faut penser juste pour parler français, et peut-être parler français pour penser juste. [...] De même qu'autrefois le bas-latin, les barbares nous ont en un rien de temps forgé, imposé un bas-français que nous voyons fleurir jusque sous des plumes d'écrivains honorables. Parmi les tours les plus vulgaires du bas-français actuellement triomphant, j'en distingue trois où se trahit avec une fréquence et un éclat particuliers cette infirmité d'esprit que je crois organiquement liée au dérèglement du langage :

1. L'emploi du mode subjonctif est de plus en plus arbitraire. « Après qu'il ait fini », « bien que je n'ai pas fini », ces façons de parler deviennent courantes. Elles rendent sensible un des malheurs du siècle : l'indistinction du certain et du possible, de la réalité absolue et de la réalité relative. Bien évidemment, pour qu'un fait se produise après un autre, il faut que celui-ci soit conçu comme réel et soit donc énoncé à l'indicatif ; quand un fait se produit malgré un autre, celui-ci perd assez de sa force pour cesser de faire obstacle au premier, il n'a plus qu'une réalité de second plan, ce que signifie expressément le subjonctif.

2. L'usage se répand de remplacer les verbes par des noms, pour exprimer une action en train de s'accomplir. On ne dit plus guère : « Une grenouille vit un bœuf. » On dit : « la vision », ou mieux : « le visionnement du bœuf par la grenouille ».

Voici une phrase prélevée dans une copie récente :

La poursuite des États-Unis du retrait de leurs troupes et les élections législatives de ce mois-ci sont des preuves du retour du pays [l'Irak] à la normalité.

Cette reformulation confirme la tendance que Curvers critique à la substantivation abusive et maladroite et laisse entrevoir le genre d'exercices et de supports qu'il faut proposer aux étudiants. Bien sûr le but n'est pas de former des écrivains et la littérature n'est pas au programme du cours de communication écrite en langue française. Puisqu'il s'agit de former de futurs traducteurs et interprètes de conférence, qui seront à 80 % employés dans les institutions internationales, il s'agit de les y préparer au mieux. Dès la 1^{re} année, ils doivent lire la presse et s'entraîner à reformuler ce qu'ils lisent en variant les mots, en évaluant les nuances et en trouvant d'autres constructions syntaxiques pour exprimer la même idée. Ce sont des exercices de traduction intralinguale, français-français.

Pour Curvers, les conséquences de cette altération de la valeur des mots sont proprement effrayantes :

a) Les différences de nature que marquait l'ancienne langue entre l'être et le mouvement, entre le sujet et l'action sont abolies : tout est mis sur le même plan, toutes les notions se traduisent par des substantifs uniformes. Au rapport logique des idées on préfère la simple juxtaposition. C'est retourner à la pensée schématique du primitif, qui, incapable de saisir l'essence des choses, les désigne par énumération.

b) La confusion du nom et du verbe (c'est-à-dire de l'être et de l'action) est si complète qu'on donne à l'un les compléments qui n'appartiennent qu'à l'autre. Le substantif, naguère et normalement accompagné du seul déterminatif, régit aussi, comme s'il était un verbe, des compléments d'agent, indirects, circonstanciels, etc. (les compléments directs suivront probablement : au lieu de le visionnement du bœuf, génitif objectif, pourquoi pas le visionnement le bœuf ?)

Barbarismes et ambiguïtés sont traqués sans pitié ni relâche. Sans avoir établi de statistiques très précises, force est de constater que certaines copies sont entièrement dépourvues de phrases complexes ; que les phrases complexes se limitent souvent à la juxtaposition, qu'au mieux on trouve une coordination, un « et », voire un « car » qui unit bien pauvrement deux propositions. Ces choix syntaxiques de celui qui écrit donnent à penser au récepteur qu'il lit

la prose d'un enfant. Il faut essayer de remonter, non les bretelles, ni le moral, mais le niveau de langue en donnant des consignes comme celle évoquée plus haut, chez Kokelberg : reformulez en utilisant une conjonction de subordination exprimant la conséquence, retournez la phrase pour exprimer la cause, etc. Une remarque curversienne qui n'a pas cours à la FTI-EII :

« L'E.T.A., l'I.R.A., l'O.L.P. (ou quelque autre ABRACADABRA) ont revendiqué l'attentat... », etc. On lit cela tous les jours. Il n'y a de précis dans ces informations que le nombre des victimes et la gravité des dégâts. Qu'on finisse ou non par deviner de qui et de quoi il s'agit, je tiens pour barbare, en principe, l'emploi de ces séries formées d'initiales, alors que les mots représentés par ces initiales sont aussi peu connus que rarement énoncés. Je tiens en outre que tout ce qui ne s'exprime pas en clair ne mérite pas qu'on s'en instruisse. Ce vocabulaire cabalistique, à l'usage des seuls initiés, sert à cacher des choses qui ne veulent pas être appelées par leur nom, étant généralement malsaines et donc funestes. Ainsi voyons-nous l'O.N.U., flanqué de son compère l'U.N.E.S.C.O., marcher glorieusement sur les traces de la feu S.D.N., toujours en vue des mêmes désastres. L'actuel K.G.B. a changé plusieurs fois de sigle, sans jamais rien changer aux méthodes éprouvées de la police soviétique. Voilà de ces tours de passe-passe linguistiques dont M. Etiemble [linguiste contemporain de Curvers] aurait dû s'inquiéter, plutôt que de s'attaquer futilement au moulin à vent du franglais (mot qui d'ailleurs lui-même n'est qu'un barbarisme de plus).

L'influence de Boileau (*L'Art poétique*, 1674) se fait sentir : « *Ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement / Et les mots pour le dire arrivent aisément* » et on partage bien entendu le point de vue des poètes-grammairiens sur l'importance de la clarté et de la précision mais en l'occurrence, les sigles des institutions internationales, ce qu'ils recouvrent, ce que l'institution a comme mission, où est son siège, quels sont ses membres, quelles polémiques les agitent... font partie intégrante des connaissances indispensables dont le futur traducteur ou interprète doit se munir, quelle que soit son opinion personnelle sur lesdites institutions. Certes ces jeunes n'ont pas l'expérience de deux guerres pour se permettre une attaque aussi cynique du droit international actuel et de l'idéal humaniste des fondateurs de l'O.N.U. Quant à la remarque de Curvers, elle tend à prouver que, contre vents et marées, il poursuit sa quête d'une langue pure, son idéal à lui, sans aucun souci de se chercher des alliés, ni de ménager ceux qui semblent pourtant « de son côté » comme Étienne, au contraire !

Alain Rey, comme le sous-titre de son essai l'indique (*Contre les puristes et autres censeurs de la langue*), n'est pas d'accord :

[À] certaines époques, on a requis du langage de France des vertus contradictoires ou du moins divergentes. À côté de la pureté, ce furent la beauté, l'élégance, la clarté, la noblesse, le courage, la courtoisie, le goût... Ces qualités sont toutes empruntées au vocabulaire psychologique ou social. Pour être aimée, la langue doit ressembler à un être humain [...]. (Rey, 2007 : 64).

À plusieurs reprises, Curvers commence courageusement à rédiger ce qui devrait être un essai lexicologique, sans jamais aller plus loin que la page 15 ou 16. Mais il a raison : les enfants de l'école primaire comme leurs instituteurs, et les étudiants du supérieur sont souvent incapables de trouver le mot qui correspond à une définition précise ou de donner une définition précise des mots qu'ils utilisent. Pourtant les étudiants se présentent souvent aux travaux pratiques les mains dans les poches, ils n'ont pas besoin de dictionnaire, comme si les remarques, conseils et cours donnés ne les concernaient pas eux mais les autres, moins forts. Il est vrai que l'usage se répand du dictionnaire en ligne comme le TLF. Le revers de la médaille est que la consultation électronique dispense de connaître l'alphabet. De même, dans un exercice qui commande de chercher des synonymes, un mot est préféré à un autre « parce que ça fait bien, parce que ça fait style, parce que ce mot est plus beau », sans aucun souci de précision ou sans aucune réflexion sur les nuances.

Curvers a une interprétation politique qui n'est pas dénuée d'intérêt pour les étudiants : des gens mal intentionnés peuvent volontairement écrire de manière peu claire et imprécise. L'esprit critique devrait permettre de percer à jour les intentions perverses de cette langue de bois généralisée.

Vu l'abondance de la matière, le présent travail lexicologique est nécessairement sommaire et provisoire. [...] Le vocabulaire progressiste se caractérise par la totale indétermination du sens des mots qui le composent. Les définitions sont donc impossibles, et d'ailleurs abhorrées de ceux qui ont inventé ce langage pour éblouir les non-initiés. Les initiés entre eux l'entendent cependant à merveille, selon le sens secret qu'ils sont convenus d'attacher à des expressions inintelligibles par elles-mêmes. C'est donc un langage à clef. Les choses qu'il désigne sont censées bonnes ou mauvaises, non pas en vertu du jugement qu'il s'agirait de porter sur elles, mais d'après la nuance laudative ou péjorative qui en affecte l'appellation. On ne peut que deviner à l'usage ces nuances que nous indiquerons, et les intentions qu'elles trahissent.

L'académicienne, helléniste, Jacqueline de Romilly, dans un article intitulé « Images incohérentes », écrit en décembre 1999, s'insurge également « contre l'enflure des mots » sans cependant y voir de complot :

Si nous employons ces images mal à propos, nous tombons dans le ridicule ou l'incohérence, comme si ces images étaient frappées de folie. Comme toujours le plus grand danger est constitué ici par l'usage de la langue de bois. On répète les formules, comme des clichés, sans tenir compte de leur sens ; et du coup le désastre s'installe. Parfois ce que l'on répète ainsi est une simple plaisanterie, risquée un jour, comme cela, par une sorte d'audace, et puis on la répète indéfiniment, si bien qu'elle perd son sens. On dit ainsi votre complice au lieu de « votre collaborateur », cela sans désir d'offenser qui que ce soit. Dans le même ordre d'idées, on dit très souvent « vous avez commis un livre sur tel sujet ». Cela est encore innocent et sans portée mais, si je passe à l'extrême, il est aisé de voir à quels excès burlesques on est entraîné. C'est ainsi qu'on a pris l'habitude de dire persiste et signe pour désigner une obstination ou une continuité ; mais j'ai entendu, l'autre jour, dans le bulletin sur la circulation, la formule : sur telle route, « les bouchons persistent et signent ». Bouchons est déjà une image et la rencontre de ces bouchons qui signent a quelque chose d'hallucinant. (Romilly, 2007 : 57-59).

Cécile Ladjali constate aussi :

L'absence de lectures, de définitions simples et rigoureuses conduit toujours à ces fautes contre l'esprit. Un vocabulaire monolithique, fortement ancré dans l'univers médiatique, conduit à effacer les nuances et à diluer les contours de la syntaxe, qui restent les garde-fous de notre humanité. (p. 131)

Pendant les nuances contribuent, d'une manière générale, à déstabiliser, non seulement l'étudiant avec ses certitudes monolithiques, mais aussi l'ordre social et la culture que les politiques voudraient sans nuance pour mieux les diriger. Curvers, à partir de ses constatations dans la presse, donne autant de définitions « inversées » dans son « Glossaire (petit) du XX^e siècle » dont il décrit d'emblée la mission salvatrice mais désespérée :

Prenez garde aux mots qui ne veulent rien dire. Ce sont les plus utiles, précisément parce qu'on leur fait dire tout ce qu'on veut. D'autres finissent par désigner expressément le contraire de ce qu'ils signifient. Certains enfin prennent à la fois deux ou trois sens tout différents, qu'il faut distinguer par le contexte et d'après la couleur politique de l'orateur. [...] Afin de remettre un peu d'ordre et de clarté dans le discours, j'ai tenté de définir ci-dessous, dans leur acception nouvelle, quelques-uns des mots présentement les plus en usage. On m'excusera de les avoir classés par ordre alphabétique, alors que l'alphabet n'est plus enseigné dans les écoles. L'heureuse ignorance de l'alphabet dispense nos contemporains de consulter des dictionnaires périmés, comme l'ignorance de l'orthographe et de la grammaire leur épargne l'effort de s'exercer à penser. Ce n'est pas sans regret que je me risque à troubler un si doux repos des esprits. Mais, après tout, personne n'est obligé de me lire, encore moins de me croire, et finalement je n'ai rien à vous apprendre que vous ne sachiez déjà.

À l'époque de la décolonisation du Congo, la langue de bois des journalistes doit être interprétée. Curvers s'en charge :

Atrocités : violences commises par des Occidentaux. Exemple : les atrocités du colonialisme au XIX^e siècle. Incidents : violences commises contre des Occidentaux. Exemple : le massacre de treize aviateurs italiens, le meurtre des délégués et infirmières de la Croix-Rouge, le viol des religieuses, le cannibalisme sont des incidents. Les incidents ne motivent ni enquêtes, ni sanctions, ni mesures préventives. On ne les annonce d'ailleurs qu'avec un retard qui en atténue le désagrément. Il ne faut pas plus d'une vingtaine de missionnaires assassinés pour justifier des condoléances officielles et une messe de requiem. Après quoi l'incident est clos.

Dans le même ordre d'idée, Pierre Merle (journaliste français, né en 1946) ironise, dans son *Précis de français précieux au XXI^e siècle* (2002 : 128) :

Incivilité : Vandalisme, voire dans certains cas, émeutes urbaines. Mais il convient, lorsqu'on est homme ou femme de qualité, de parler d'actes d'incivilité. C'est quand même plus chic.

Curvers s'en prend à la politique (indépendance du Congo en 1960, montée du mouvement indépendantiste flamand), mais aussi à la technologie. On imagine ce qu'il aurait à dire aujourd'hui face à l'invasion du jargon et de la pratique technologiques actuellement.

Progressiste : partisan du progrès. Épithète laudative appliquée à tout ce qui favorise la politique communiste.

Radio-télévision : instrument de lavage de cerveau à domicile, mis par les États modernes au service de leur propagande, et par les États occidentaux à la disposition de la propagande anti-occidentale.

Flamingantisme : mouvement politique d'origine cléricale et socialiste, visant à l'asservissement du peuple flamand.

Casques bleus : périphrase poétique, servant à désigner les mercenaires (terme péjoratif) de l'O.N.U.

Pédagogie : science des méthodes destinées à empêcher les enfants d'apprendre à lire, à écrire, à calculer et à penser.

À propos de l'école, Internet se fait le relais d'un débat actuel en France et propose une pétition : « Appel pour la refondation de l'école ». La revue *Aletermidia.info* (en exergue, cette phrase de George Orwell : « *En ces temps d'imposture universelle, dire la vérité est un acte révolutionnaire* » qui aurait bien convenu à l'auteur de *La vérité vous délivrera*) publie un entretien de Laurent Lafforgue, mathématicien, membre de l'Institut, interviewé par Fabrice Madouas et Anne-Lorraine Schmitt¹ qui affirme :

¹ /fr.altermedia.info/general/il-faut-refonder-lecole-primaire_9597.html redirigé vers www.refondation-ecole.info

L'école ne remplit plus sa mission : transmettre les connaissances. C'est un constat simple, sur lequel se retrouvent des gens très divers : des militants d'extrême gauche et des conservateurs, des catholiques, comme moi, et des libres-penseurs, des gens connus et de simples citoyens ; des enseignants mais aussi des infirmières, des gendarmes, des artisans, tout ce que la France compte de professions ! [...] Si l'école se délite, la démocratie n'est-elle pas en danger ? Et l'économie du pays ? Beaucoup de chefs d'entreprise constatent que des jeunes ne savent ni lire, ni écrire, ni compter. Il leur manque les bases les plus élémentaires de la logique et du raisonnement, que l'école primaire aurait dû leur inculquer.

Pour Curvers, une autre analyse se dessine, d'ordre théologique. L'informatique rivaliserait avec Dieu :

Informatique : Si l'information supplée à tout, l'informatique supplée même aux défauts de l'information. Elle dispense de penser du tout, puisque c'est une machine pensante, et que la pensée d'une machine est infaillible par définition. Il suffit d'installer un ordinateur sur la tour de Babel, et la tour de Babel devient le mont Sinaï. Mais que dis-je ? La loi et les prophètes, la nature et la grâce, comparés à l'informatique, n'étaient que de la petite bière.

Dans la famille Curvers (c'est la grand-mère qui élève Alexis et ses trois jeunes frères à la mort prématurée de leur mère), comme à l'école, puis au collège des jésuites, on croit en Dieu. Curvers a une éducation religieuse qui a beaucoup d'emprise sur son âme. Certains papiers laissent penser que comme beaucoup d'enfants peut-être aux mains des prêtres, il a même songé à la prêtrise. Mais à coup sûr, avant la guerre, Curvers a perdu la foi. Quelque chose se passe ensuite qui reconvertisse celui qui était devenu quasiment athée. Dans les années 1960, Curvers est retourné à la foi de son enfance qu'il défend bec et ongles contre les progressistes et les rénovateurs du Concile Vatican II qui a été ouvert par le pape Jean XXIII en 1962 et clos sous le pontificat de Paul VI en 1965. Probablement l'événement le plus marquant de l'histoire de l'Église catholique au XX^e siècle, il symbolise son ouverture au monde moderne et à la culture contemporaine. Curvers, lui, veut conserver la messe en latin, le chant grégorien, l'autel et le rituel, l'image idéalisée du prêtre autoritaire et bon, et surtout Jésus comme fils de Dieu et non un homme comme les autres. Il cherche le salut, il a retrouvé Dieu, il ne veut plus le perdre. Quand il définit *percevoir et problèmes*, il accuse en même temps ses contemporains :

Dans une époque où les gens sont rendus inaptes et renoncent à l'exercice de l'intelligence, il est normal qu'ils ne prétendent plus qu'à percevoir cela même qu'il s'agirait de comprendre. Ils sont hors d'état de seulement comprendre que ce n'est pas du tout la même chose. [...] Et d'un autre côté, les mots à la mode révélant

toujours une vérité qui échappe à ceux qui les emploient, ils disent parfaitement vrai en signalant partout des problèmes. Là où on ne voit nulle part de solution, il ne peut y avoir que des problèmes en nombre toujours croissant. Or la solution de tout vrai problème, c'est Dieu. En l'absence de Dieu, les vrais problèmes (qu'Il résoudrait) deviennent de faux problèmes (insolubles).

De la lexicologie à la profession de foi... L'amalgame revient sous la plume de celui qui eut peut-être l'ambition d'être journaliste pendant la Guerre d'Espagne :

Je lis tous les jours dans le journal que des gens ont été massacrés, des femmes violées, des maisons incendiées, etc. Mais on ne dit pas par qui. Ce n'est pas qu'on l'ignore, car en ce cas il serait honnête et simple d'ajouter : par des inconnus. C'est qu'on cherche à cacher, tout au moins à voiler l'identité des auteurs de ces actions, et plus généralement à nous ôter de l'esprit que ces actions ont des auteurs. Dès lors elles perdent beaucoup de leur gravité. Et les personnes mêmes qui les ont subies sont beaucoup moins à plaindre et encore moins à venger, pour n'avoir été massacrées, violées ou brûlées par personne, victimes seulement d'un enchaînement de circonstances matérielles. Autrement dit, on élimine de la relation des faits ce qui répond ou devrait répondre à la première question de Quintilien : qui l'a fait ? Et par là on affaiblit singulièrement ce qui répond à la deuxième question : qu'a-t-on fait, et à qui ? En revanche, les cinq autres questions reçoivent des réponses remarquablement abondantes.

Les 5 W (What ? Who ? When ? Where ? Why ?) et les 7 Q antiques se rejoignent aux deux extrémités de nos références culturelles : le journalisme moderne, à l'américaine, et Quintilien, rhéteur et pédagogue du premier siècle après JC, c'est la même consigne, qu'on retrouve dans un manuel de Gilberte Niquet (1993 : 16-17), dégager 6 catégories pour développer un fait, ou dans celui de Bernard Meyer (2004 : 44), traquer les idées en suivant la règle des 5 W.

Curvers a rassemblé de nombreuses notes sur le complément d'agent qu'il comptait probablement rassembler en un essai. La remarque syntaxique se rapproche encore de la religion :

La preuve que le complément d'agent animé est indispensable après le verbe passif, c'est que cet agent animé, si vous convertissez le verbe à la voix active, en devient le sujet grammatical, revendiquant bien clairement ainsi sa fonction inaliénable de sujet logique de l'action. Or, sans sujet de l'action, point d'action. Dire que les enfants sont aimés est une proposition décapitée, aussi ridicule que le serait la proposition active exactement équivalente : Aiment les enfants. Il faut quelqu'un pour aimer les enfants, ou quelqu'un par qui les enfants soient aimés. Dans un cas comme dans l'autre, les parents sont ce quelqu'un qu'il est nécessaire de nommer.

La première station du chemin de croix a pour titre : Jésus est condamné à mort. Par qui ? Cela n'est pas dit. Cette faute grammaticale, l'omission du complément

d'agent après le verbe passif, trahit une lacune, voulue ou non, de la pensée. Elle est par conséquent très commune de nos jours, âge d'or des actions sans auteur, saison de ténèbres où l'éclipse du principe de causalité nous laisse tâtonner à l'aveugle dans la quête du vrai. Observez bien la fréquence de ce tour barbare sous le couvert duquel passe toujours quelque grosse muscade : « Il a été constaté... Il a été décidé... Il a été ordonné... » On ne dit jamais par qui, et nous serons mis à toutes les sauces sans savoir qui nous mange. (Itinéraires, mai 1965, n°93, p. 47-48).

Les fautes de langage sont une véritable maladie :

L'imprécision du langage, n'affectât-elle qu'un seul élément de la phrase, s'étend bientôt comme une tache d'huile à tous les autres, ou plutôt se généralise, comme une maladie qui de proche en proche attaque tous les organes, et finalement le cerveau même. Amputée du sujet de l'action, la phrase est proprement décervelée. Désanimée. Invertébrée. Inanimée.

Irène de Buisseret (1918-1971), traductrice d'origine belgo-russe installée au Canada, enseigne à l'Université d'Ottawa dans les années 1960. À cette époque, la comtesse, comme on la surnomme, rédige un manuel destiné spécifiquement aux apprentis-traducteurs canadiens et structure ce « guide du traducteur », *Deux langues, six idiomes*, comme un traité médical : Première partie : Le mal. 1. Hydropisie verbale. 2. Cacophonie chronique. 3. Affections secondaires : concrétite, distortionnite, hypothésomanie, culturite, hypo-attention, incompréhensite. (Voir Jean Delisle, 2002 : 369-402). Ainsi un traducteur souffre-t-il d'hydropisie verbale si sa phrase est « *enflée, flasque, ampoulée, pleine de borborygmes, gargouillis, ballonnements et clapotis verbaux* », s'il produit des « phrases-ténias », des « traductions adipeuses », si son style est obèse. Elle stigmatise les traducteurs verbeux dont le style est « allongé » et « ventripotent ». Ils « *pataugent dans la mare des pléonasmes, la cascade des tautologies, l'océan des interminables étirements. Ils s'ébrouent dans la vase flatulente des épithètes grassouillettes, des adverbes redondants, des conjonctions parasites ; ils se rafraîchissent sous l'averse, sous le déluge des qui et des que...* » (Irène de Buisseret, 1975 : 2, 4-5). Irène de Buisseret joue de la plume avec lyrisme pour fustiger ses confrères et nul ne sait quel désespoir la poussera au suicide.

Quant à Alain Bentolila (né en 1949 en Algérie), en linguiste et bon père de famille, il estime que la langue cimente le pacte social entre individus. La grammaire maîtrisée mène à la paix, il faut l'enseigner pour lutter contre la barbarie et *Apprendre à nos enfants à vivre ensemble*.

La violence est ainsi l'inéluctable conséquence de l'incapacité de mettre en mots sa pensée en y mettant de l'ordre ; seuls les mots organisés apaisent en effet la pensée sans cela chaotique, tumultueuse, qui se heurte aux parois d'un crâne jusqu'à l'insupportable et qui finit par exploser dans un acte incontrôlé de violence. (Bentolila, 2007 : 8).

Julien Gracq distinguait entre deux types d'écrivains, ceux qui, « *dès leur premier livre, écrivent déjà comme ils écriront toute leur vie* » et ceux « *dont la formation, parfois assez longuement, se parachève sous les yeux mêmes des lecteurs. [...] Chez les écrivains qui parlent de leur écriture, tout est trop souvent outrage ou réaction, poudre aux yeux, alibi.* » (Gracq, 1980 : 7). Curvers notera encore, dans la bouche de saint Alexis – s'identifie-t-il à son saint patron ?

Je ne vous aurai guère enseigné que la grammaire, me disait-il. C'est que tout le reste est frivole. Astrologie, médecine, physique ou même géométrie ne mènent à rien en dehors de leur objet propre. La grammaire seule conduit à tout, à condition de n'en pas sortir. Elle est le chemin et l'instrument de la sagesse, la clef qui ouvre toutes les portes. Par elle vous accédez à l'intelligence des Saintes Écritures, sans perdre le sentiment de la beauté sacrée qu'ont exprimée les génies du paganisme, eux aussi inspirés du vrai Dieu, dans les ténèbres où ils la cherchaient. La grammaire n'est rien d'autre que le respect de la nature et du rapport des choses représentées par les idées, et des idées représentées par les mots. L'ordre divin est le même qui règne à la fois dans l'univers, dans la pensée et la parole de l'homme. Toute altération du langage trahit une ignorance, une erreur ou un mensonge de l'esprit, et par là retentit comme une fausse note dans l'harmonie des mondes. Écoutez bien comment les gens parlent, et ne craignez pas de vous tromper en jugeant ce qu'ils disent sur la manière dont ils le disent.

Complexe, insécurité linguistique ? C'est un homme torturé qui s'exprime :

On me dit que j'écris bien. Cela me stupéfie. Il faut que mes trop aimables lecteurs soient contents de peu, ou peut-être ne lisent pas assez les classiques. Leur indulgence me laisse inflexible. Je sais à n'en pas douter que j'écris naturellement mal. La preuve, c'est que je trouve continuellement à me corriger. Je trouve que j'écris mal et on me dit que j'écris bien. Je n'ose décliner ce compliment, car je ne pourrais montrer qu'il est immérité sans dénoncer chez ceux-là mêmes qui me l'adressent la décadence du goût, ce qui serait presque aussi grossier que de mal écrire.

En conclusion, si on n'a pas réfléchi à la langue on n'a pas réfléchi du tout, et la plupart des auteurs cités ci-dessus constatent avec horreur à quel point elle se dégrade, parallèlement à la décadence de la civilisation. Ce n'est pas seulement le constat des auteurs de manuels qu'on peut soupçonner de vouloir vendre leur marchandise, ni du linguiste bon père de famille qui rêve à

l'adoucissement des mœurs comme Bentolila, ni de ceux qu'on pourrait taxer de « vieux réac' » comme Jacqueline de Romilly et Curvers, c'est l'avis d'une jeune agrégée et romancière comme Ladjali. Ce qui réunit ces gens qui réfléchissent, c'est sûrement l'amour de la langue. Mais peut-être aussi un sentiment d'extranéité. Le Belge se plaît à rappeler les origines hollandaises de sa grand-mère – et ne parlons pas de ses orientations sexuelles qui le marginalisent. Ladjali rapporte d'ailleurs que parler *bien*, utiliser un vocabulaire varié, une syntaxe normée, revient à manquer de virilité. « *Il parle comme une tapette, madame* », a-t-elle entendu maintes et maintes fois quand un élève, ayant préparé un exposé, s'exprimait correctement (p. 95). Bentolila, né en Algérie, Ladjali, née à Lausanne d'une mère iranienne, Curvers, « écrivain français » né à Liège, dans une famille limbourgeoise : leur origine les marginalise et renforce leur position de converti en fanatique de la langue française. Pour eux, le salut est dans la grammaire.

Références bibliographiques

Alain Émile Chartier, *Propos sur l'éducation*, Paris, P.U.F., 1932.

Alain Bentolila, *Le Verbe contre la barbarie. Apprendre à nos enfants à vivre ensemble*, Paris, Odile Jacob, 2007.

Irène de Buisseret, *Deux langues, six idiomes. Manuel pratique de traduction de l'anglais au français. Préceptes. Procédés. Exemples. Glossaires. Index. Pour un bon entendement des six variétés des deux langues officielles du Canada*, dessins de Madeleine Beaudry, Ottawa, Carlton-Green Publishing Company Limited, 1975.

Alexis Curvers, *Tempo di Roma*, Paris, Robert Laffont, 1957.

Alexis Curvers, *Le Pape outragé*, Paris, Robert Laffont, 1964.

Alexis Curvers, *Le Ruban chinois*. Suivi de *La vérité vous délivrera*. Édité par Catherine Gravet. Bruxelles, Émile Van Balberghe Libraire, « Documenta & Opuscula » n°30, 2005.

Jean Delisle, « Irène de Buisseret, "comtesse" de la traduction, pédagogue humaniste », in *Portraits de traductrices*, sous la direction de Jean Delisle, Université d'Ottawa (Presses), « Regards sur la traduction », 2002, p. 369-402.

Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 1980.

Jean Kokelberg, *Les Techniques du style. Vocabulaire, figures de rhétorique, syntaxe, rythme*, Paris, Nathan Université, « Linguistique », 2000.

Cécile Ladjali, *Mauvaise langue*, Paris, Seuil, « Non conforme », 2007.

Cédric Lenglet, « Interview de Catherine Gravet », in *Le Journal des étudiants. L'Esprit U.M.H.*, n°2, mai 2007, p. 7.

Pierre Merle, *Précis de français précieux au XIX^e siècle*, Paris, La Renaissance du livre, 2002.

Bernard Meyer, *Maîtriser l'argumentation. Exercices et corrigés*, Paris, Armand Colin, 2004.

Gilberte Niquet, *Écrire avec logique et clarté*, Paris, Hatier, « Profil Formation », 1993.

Alain Rey, *L'Amour du français. Contre les puristes et autres censeurs de la langue*, Paris, Denoël, 2007.

Jacqueline de Romilly, *Dans le jardin des mots*, Paris, Éditions de Fallois, 2007.

CATHERINE GRAVET

Université de Mons

Faculté de traduction et d'interprétation

Courriel : catherine.gravet@gmail.com